

ment le squelette de l'avant-bras,— jusqu'à ce que le radius, qui est du côté du pouce, devienne comme un pouce librement mobile vis-à-vis du cubitus qui, de l'autre côté, joue le rôle de paume de la main.

Les deux segments ainsi isolés et soigneusement recouverts d'une enveloppe cutanée, empruntée à des greffes, forment comme une pince qui non seulement s'ouvre et se ferme volontairement, mais parce qu'elle est douée de sensibilité, apprécie exactement son effort, perçoit le contact et peut saisir aussi bien les menus objets que les objets volumineux.

Les blessés ainsi traités peuvent paraît-il, frotter une allumette, prendre un verre, se servir de la cuillère et de la fourchette, ouvrir un couteau, peler un fruit, jouer aux cartes.

Ces moignons d'ailleurs comportent également l'appareillage.

L'APPAREILLAGE EST DÉLICAT ; L'APPRENTISSAGE LONG ET DIFFICILE

On devine sans peine que de telles opérations, pour donner leur plein rendement, exigent des appareils d'une précision remarquable et une adaptation parfaite. C'est pourquoi la collaboration intime du chirurgien et du prothésiste s'impose.

Si parfait que soit le travail du chirurgien, si parfait que soit l'appareil, si parfaitement adapté au moignon qu'il puisse être, il reste une importante question, celle de l'apprentissage de la fonction nouvelle artificiellement créée. Il faut de la volonté, de la patience et du temps, beaucoup de temps.

La préparation chirurgicale du moignon, se faisant en plusieurs étapes, exige déjà de longs délais ; c'est ensuite la gymnastique locale qui va prendre plusieurs mois, puis l'appareillage, et enfin, de nouveau, l'entraînement, mais cette fois avec l'appareil.

Si bien qu'un homme blessé le 11 août 1915, amputé de la main le 14 août, opéré de nouveau le 28 octobre, puis le 15 janvier de l'année suivante, cicatrisé définitivement le 27 mars, peut enfin être soumis à l'appareillage le 20 octobre. En mai 1917 il se servait parfaitement de sa main automotrice.

Les chirurgiens italiens, avec réserve, et les Allemands, sans réserve aucune naturellement,

se montrent satisfaits de leurs tentatives. Quoi qu'il en soit, ces recherches sont intéressantes et, conclut M. Imbert, "il est permis d'en espérer une amélioration réelle de l'état fonctionnel de nombreux amputés du membre supérieur".

G. B.

[La Croix, de Paris.]

Faut-il peindre ou métalliser les radiateurs ?

On sait que le pouvoir rayonnant d'un corps chaud ne dépend pas seulement de sa température, mais aussi de l'étendue de sa surface et de l'état physique de cette surface.

De deux radiateurs qui sont pourtant à la même température, l'un peut livrer plus de calories que l'autre, suivant qu'il est ou non peint, ou poli, ou mat, ou métallisé à l'aluminium, etc.

La meilleure condition pour un radiateur, au point de vue du pouvoir rayonnant, est d'être à surface noire mate ou simplement en fer nu.

Mais, par raison d'esthétique, on aime à peindre ou à métalliser ces appareils.

D'essais nouveaux faits par M. J.-A. Harker, au National Physical Laboratory, sur le rayonnement de surfaces chauffées à des températures de 100° à 200°, il résulte que, pour ces températures, la couleur a peu d'influence sur le rayonnement. Donc, qu'on les peigne en blanc ou suivant une teinte différente, c'est à peu près indifférent.

Par contre, l'état poli ou mat de la surface a une grande importance. Une surface brillante d'étain, même irrégulière, donne un rayonnement compris entre 5 et 10 pour 100, comparée à une surface parfaitement noire.

Le cuivre poli rayonne encore moins que l'étain.

Généralement, les surfaces métalliques polies rayonnent dix à vingt fois moins de chaleur qu'une surface mate bien noire.

Une couche de peinture, quelle que soit sa couleur, diminue les qualités du radiateur en fer nu, mais assez peu, puisque son pouvoir